

ALEXANDRA PASTENA

Le grand frisson

L'hiver tourne autour de ma maison. Je l'entends se frotter aux fenêtres. Il cherche à entrer. Mais je suis cachée. Comme il se doit. Sous un grand morceau de fourrure. Et j'ai des feutres aux pieds. Et quand on a des feutres aux pieds, l'hiver peut s'obstiner. Même s'il a emmené une traînée de nuages au-dessus du toit. Et un grand vent qui fait trembler les murs. Parce qu'avoir des feutres aux pieds, c'est comme avoir de la vodka et un violon. Oui. Pareil à de la vodka et un violon : ça tient le cœur au chaud. Donc, j'ai le cœur au chaud. Et quand on a le cœur au chaud, on n'a pas à avoir peur. C'est ça. Pas à avoir peur.

Les carreaux ont cédé. L'hiver a commencé à entrer. Je me suis crié courage. Et j'ai prié fort. En contractant mon corps. En suppliant que se ferment les volets. Mais il était trop tard. Parce que dans les pensées, demain est jour de fête, jamais de deuil. Et que c'est mieux ainsi. Sinon, c'est triste. Épouvantable comme d'imaginer toujours la tempête venir. Comme d'être sans cesse préoccupé par les fissures de sa maison. Moi, je n'étais pas inquiète. Je la voyais belle ma maison. Si seulement je l'avais comprise fragile. Je l'aurais entretenue, isolée contre le grand frisson. Mais je n'ai pas porté attention... Les volets ont été arrachés par le vent. Mes feutres aussi. Et je vois trop bien maintenant. Je sais. Un seul constat : la tempête

a condamné. Je ne peux plus me mentir. Les douces pensées n'empêcheront jamais les maisons de s'envoler.

Je n'arrive plus à bouger. Ma maison rapetisse. Elle s'atrophie. M'empêche de marcher. Se replie sur elle-même. J'essaie de me réchauffer. Je ne vauds rien sans abri. Pas de sens. Une nomade sans roulotte. Chassée. Expatriée. Pour rien. Exilée au goulag. Envoyée aux oubliettes. En passant par la souffrance. Sans répit, sans pitié. Sans rien pour se soulager de n'être devant rien. La conscience givrée et le regard assombri par les nuages. Le froid qui pille tout. Mon passé, mon avenir. Mes rires et mon entrain. Qui me ravage lentement le caractère. Me nargue. Une impuissante bientôt aux côtés de sa dépouille.

Il y a le vent qui hurle. Et moi qui le supplie. Arrête de crier, maudit vent. Tu me fais mal. Tu me rends russe, misérable. Tu m'effaces. Tout ce que j'ai prétendu, je le regrette. Je serai bonne. J'aimerai. Tends la main maintenant. Je suis prête à payer. Allez, arrête. Arrête de souffler si fort. Arrête-toi, assassin... Tu fais mal à mon père. Ma mère tremble. Et mon amour qui pleure. Méchant, j'ai compris. Ni pour une poignée de roubles, ni pour une mignonne tu ne tendras la main. Parce que je ne suis rien. Niet. Dans la tempête. Je suis réduite à rien. Niet.

Ma maison est presque ensevelie. Je croulerai avec elle. Mais pas tout de suite. Je peux encore sentir mon ventre. Et la boule dedans. Je peux m'y lancer. M'y réfugier. Les yeux fermés, dans ma maison. Au chaud. Je m'y vois encore. Et cela me calme. Me console. Non, ce n'est pas un mensonge. Je ne suis pas triste. Je suis soulagée. Pourquoi serait-il triste